



MEMOIRE DE STRATEGIE
LIEUTENANT-COLONEL NUYTTENS

**QUEL AVENIR POUR LA GUERILLA URBAINE EN
EUROPE OCCIDENTALE ?**

SOMMAIRE

- INTRODUCTION

- 1^oPARTIE : PEUT-IL ENCORE Y AVOIR DES GUERRES
REVOLUTIONNAIRES ?

- 2°PARTIE : LES PROCHAINES GUERILLAS SERONT URBAINES

- 3°PARTIE : ATOUTS ET FAIBLESSES DE LA GUERILLA URBAINE, OU LA GUERILLA URBAINE AU CRIBLE DES PRINCIPES FONDAMENTAUX DE LA GUERILLA TRADITIONNELLE.

- 4°PARTIE : PORTRAIT D'UNE POSSIBLE GUERILLA URBAINE

- CONCLUSION

INTRODUCTION

Les violences urbaines qui se multiplient en Europe occidentale et notamment en France appellent invariablement les mêmes commentaires de la part des journalistes. C'est inmanquablement l'expression de " guérilla urbaine " qui leur sert à désigner ces accès de fièvre. Or de prime abord, ces flambées de violence n'ont pas grand chose à voir avec les luttes de partisans qui ont marqué ce siècle. L'assimilation de ces prurits sociaux à une forme particulière de combat provient de l'ambiguïté du mot " guérilla " qui désigne tout autant une technique, une tactique, voire pour certains théoriciens une stratégie, si ce n'est un art. A tout le moins, la guérilla reste bien le combat du faible contre le fort. Cette définition, réductrice certes, mais suffisante pour l'heure, doit s'entendre sans le manichéisme dont l'ont revêtue les théoriciens marxistes. Le combat du faible contre le fort n'est pas nécessairement celui de l'opprimé contre l'opresseur. Et aujourd'hui comme hier, le défi, pour qui veut renverser l'ordre établi, consiste bien à s'afficher comme l'asservi qui cherche à rompre ses chaînes. Mais aujourd'hui plus qu'hier, la force de l'image et plus généralement la maîtrise de l'information peuvent amplifier ce message, qui sera d'autant mieux perçu par une opinion publique devenue plus que jamais

réticente face à l'usage de la force institutionnelle. Mais, nous rétorquera-t-on, existe-t-il aujourd'hui en Europe occidentale une situation telle que certains pourraient chercher à abattre le pouvoir, quand tous les observateurs s'accordent à reconnaître la mort des idéologies révolutionnaires ? Nous nous bornerons à répondre qu'il existe des conditions favorables à l'insurrection, sans toutefois pouvoir affirmer que celle-ci aura lieu. Monsieur Zbigniew BRZEZINSKI dans son récent ouvrage ne l'exclut pas. Aussi doit-on légitimement s'interroger sur la forme que pourrait prendre en Europe occidentale une guérilla qui ne serait plus tout à fait celle théorisée par Mao. En effet une guérilla ne pourrait plus se développer aujourd'hui en Europe occidentale, que dans les villes. Or les principes fondamentaux de la guérilla traditionnelle opposent nombre d'arguments au développement d'une guérilla urbaine. L'histoire récente du terrorisme nous a également montré ses limites. Cependant l'extraordinaire développement des moyens de communication et d'information en même temps qu'une fragilisation accrue de l'état et des opinions publiques nous paraissent modifier le contexte. Aussi nous sommes-nous efforcés d'imaginer quelles formes pourrait revêtir une guérilla urbaine. Sans doute, si une situation insurrectionnelle devait jamais survenir, elle serait fort éloignée de notre représentation. Cette effort de prospective, pessimiste sans doute, n'a d'autre ambition que d'envisager le pire pour se préparer à toute éventualité. Il s'inscrit dans la suite d'une démarche entreprise au CSEM par un groupe de travail de la 110^e promotion (1997-1998) qui avait réfléchi sur la guérilla, son histoire, ses dérives et ses perspectives.

1 - APRES L'EFFONDREMENT DU MARXISME, PEUT-IL ENCORE Y AVOIR
DES GUERRES REVOLUTIONNAIRES ?

11 LA GUERILLA AU SERVICE DE LA GUERRE REVOLUTIONNAIRE

La guérilla en tant que technique militaire a toujours existé. Cette forme d'affrontement autrefois dénommée " petite guerre " est utilisée par le faible contre le fort. Elle se caractérise par le refus du combat frontal décisif et par l'emploi du harcèlement et de la surprise. De l'Antiquité aux guerres coloniales, en passant par l'épisode espagnol des campagnes napoléoniennes qui en a consacré l'appellation, l'histoire regorge d'exemples de guérillas. Toutefois, les principaux théoriciens militaires ne lui reconnaissaient qu'un rôle mineur. Ils estimaient que la " petite guerre " ne pouvait intervenir qu'en complément de l'action principale. Ce sont les mouvements de partisans nés juste avant et au cours de la seconde guerre mondiale qui consacrent le renouveau de cette tactique particulière. Mais le changement de statut le plus notable de la guérilla viendra d'Asie. C'est Mao Zédong qui donne en effet à la guérilla sa dimension stratégique. Plus précisément il l'inscrit dans le concept plus vaste de " guerre révolutionnaire ". Dès lors, la guérilla ne doit plus chercher selon lui qu'à supporter une cause politique dont l'objectif ultime est le

renversement du régime en place et la prise du pouvoir. La guérilla est donc indissociable d'une politisation de ses acteurs. Aussi doit-elle s'appuyer sur un noyau dur préalablement formé politiquement et militairement, le parti d'avant-garde. Emprunté à Lénine, ce concept sera adapté avec pragmatisme aux réalités chinoises. Les analyses de Mao sont en effet remarquables de réalisme. Se plaçant résolument au niveau stratégique, il analyse avec lucidité les facteurs de faiblesse et les atouts des acteurs en présence. Cette appréciation de situation lui permettra d'arrêter une ligne de conduite dans le long terme et d'arriver à ses fins. Mao dans ses principaux ouvrages théoriques emprunte beaucoup à la pensée de Sun Zi. On y retrouve par ailleurs l'évocation de " principes de la guerre " que n'aurait pas reniés le Maréchal Foch. Les théories de Mao inspireront la quasi totalité des mouvements révolutionnaires d'obédience marxiste de l'ère de la guerre froide. Même les mouvements anti-marxistes se référeront au système organisationnel des guérillas révolutionnaires. Il convient de noter les enrichissements successifs apportés à la pensée de Mao par des théoriciens et praticiens comme Ho Chi Min et Giap. La guérilla de la guerre révolutionnaire a par ailleurs donné naissance à une abondante littérature de la contre-insurrection. Ainsi les généraux Prestat et Saint-Macary, le colonel Trinquier en France, Robert Thomson et Frank Kitson en Grande-Bretagne ont bien souligné le caractère politique de la guerre révolutionnaire et la nécessité de développer des stratégies adaptées pour y faire face.

12 LA DEGENERESCENCE DES GUERILLAS DE L'APRES GUERRE FROIDE

La fin de la guerre froide marque le déclin des guérillas traditionnelles. En effet, l'effondrement de l'URSS signifie pour les guérillas marxistes la disparition d'un solide soutien sur la scène internationale mais aussi d'un important bailleur de fonds. Mais surtout il consacre au plan politique la défaite de l'idéologie marxiste. Perdant toute substance politique, ces guérillas disparaissent ou bien se muent en mouvements de grand banditisme, en conservant parfois un vernis idéologique de façade. Les guérillas dégénérées de Colombie, du Cambodge ou d'Angola qui se servent plus qu'elles ne servent une cause, sont ainsi fortement impliquées dans les trafics internationaux de drogue, d'armes ou de pierres précieuses. Leur ambition n'est plus de renverser le régime en place. Au contraire, s'inscrivant dans un processus mafieux, elles cherchent à affaiblir l'état sans le tuer pour mieux vivre à ses dépens.

13 L'ETAT EN PERIL

Loin d'avoir apaisé l'ensemble des nations, la disparition de l'ordre bipolaire a permis la résurgence d'antagonismes anciens, jusque là contrôlés et maintenus à un degré d'intensité minimum par les deux supergrands. C'est plus précisément en ex-URSS et dans ses anciennes zones d'influence que se développent les principaux foyers de tensions. L'Europe occidentale quant à elle, minée par une crise de société sans précédent et une conjoncture économique difficile, n'en finit pas de douter de ses valeurs. Par ailleurs, la mondialisation de l'économie et partant des valeurs, se heurte à la sensibilité de peuples qui ne se reconnaissent pas dans les grands

ensembles où l'on tente de les inclure, soit qu'ils aient l'impression d'y perdre leur âme, soit qu'ils éprouvent avec amertume le sentiment de l'échec de leur culture face au modèle occidental et surtout américain. On assiste donc un peu partout à la résurgence de rivalités ethniques, religieuses et nationales mais aussi à l'explosion de mécontentements sociaux. De l'ex-Yougoslavie au Caucase, en passant par l'Afrique, sans omettre les pays occidentaux, les exemples sont nombreux qui inspirent quotidiennement maints auteurs. Les nations subissent ainsi une double contrainte paradoxale qui d'un côté tend à les regrouper dans des ensembles plus vastes et de l'autre les soumet à des forces centrifuges. Certes les motifs de conflits inter et intraétatiques et leur degré de gravité diffèrent selon les zones. Une constante pourtant se dégage de l'ensemble de ces situations conflictuelles : la fragilisation de l'Etat. Qu'il soit privé de certaines de ses prérogatives au profit d'instances supranationales, qu'il soit dénigré par conformisme, qu'il soit infiltré par les mafias ou bien encore voué à l'impuissance par des luttes intestines, l'Etat est vulnérable dans tous les pays du globe. La superpuissance elle-même n'est pas épargnée : les Etats-Unis connaissent l'existence de zones de non-droit, les unes peuplées de délinquants, les autres de miliciens extrémistes, dans lesquelles l'autorité de l'Etat est contestée.

14 DES CONDITIONS GENERALES FAVORABLES A L'INSURRECTION

Aussi on ne peut exclure qu'éclatent, y compris en Occident, de nouvelles guerres " révolutionnaires ", non plus inspirées par le marxisme mais fondées plutôt sur des revendications sociales, ethniques ou religieuses. Souvenons-nous d'abord que c'est la juste perception de la fragilité des pouvoirs en place qui a motivé la plupart des mouvements révolutionnaires de la décolonisation. Les penseurs de la guerre révolutionnaire de cette période, qu'ils soient partisans ou contre-révolutionnaires, ont souligné la faiblesse que représentent pour les démocraties occidentales leurs opinions publiques peu disposées à supporter la violence. Or aujourd'hui ces dispositions d'esprit n'ont pas disparu. Certes les réticences éprouvées par les populations occidentales à l'égard des guerres de décolonisation s'expliquaient en partie par l'éloignement des zones de conflit, par le sentiment que ces guerres ne les concernaient pas vraiment et par l'idée, savamment entretenue, qu'elles étaient injustes. Toutefois il existe aujourd'hui dans les sociétés des démocraties occidentales, à l'égard de leur sécurité intérieure, des renoncements et des craintes semblables qui les conduisent à privilégier des solutions de compromis pour gérer le court terme. M.Brzezinski n'écarte pas l'idée " qu'une véritable situation prérévolutionnaire soit en train de prendre forme " dans les Etats européens, et plus précisément en France ou en Allemagne. Sans doute la dénomination de " guerre révolutionnaire " est-elle trop liée au marxisme. Il conviendrait mieux de parler de " situations insurrectionnelles ". Mais l'objectif demeure bien la dislocation de l'ordre établi et la suppression des repères. Il ne s'agit pas pour nous de prédire l'avenir. Nous ne savons pas si une telle situation surviendra et nous le souhaitons pas ; nous nous bornons à constater qu'il existe aujourd'hui des conditions favorables à l'éclatement d'insurrections qui seraient davantage que de simples violences urbaines.

Aussi doit-on malgré tout tenter d'imaginer à quoi pourrait ressembler une situation insurrectionnelle. Car il ne coûte rien d'imaginer le pire aujourd'hui, plutôt que d'avoir à le subir demain.

2 - LES PROCHAINES GUERILLAS SERONT URBAINES

21 LA VILLE MODERNE, TERREAU DE L'INSURRECTION

En effet si une situation révolutionnaire devait survenir en Europe occidentale, ce qui rappelons-le n'est qu'une hypothèse, elle ne pourrait s'appuyer que sur une guérilla urbaine. En effet, ce sont les villes qui abritent aujourd'hui la majeure partie des populations d'Europe occidentale. L'urbanisation est certes un phénomène mondial. Les mégalo-poles du tiers monde connaissent un accroissement vertigineux. La population de Mexico a sextuplé en vingt ans, celle du Caire a plus que triplé en trente ans. Mais la désertification des campagnes qui a débuté bien plus tôt dans nos contrées ne permet plus d'imaginer de soulèvements paysans semblables à ceux qui ont jalonné l'histoire européenne (Jacqueries, guerres de Vendée...). Par ailleurs, les grandes villes abritent les points clefs de la vie politique, économique et sociale qui sont autant de points névralgiques mais aussi de lieux symboliques. Les villes d'Europe occidentale ont enfin la particularité de concentrer aujourd'hui tous les foyers de mécontentement. Lieux traditionnels de culture, d'échanges et de sécurité, elles sont devenues le cadre d'antagonismes sociaux, culturels et ethniques. C'est donc bien en ville que se situe le terreau favorable à la naissance et à l'expansion d'un mouvement insurrectionnel. Les vagues successives de violence urbaine de ces dernières années confortent cette hypothèse. La nature même des villes s'est fortement modifiée dans les quarante dernières années. Leur extension anarchique du milieu des années soixante a donné naissance aux banlieues et villes nouvelles dont l'absence d'humanité entretient le sentiment d'exaspération des habitants. Cette expansion se poursuit aujourd'hui à travers les zones périurbaines qui rattachent progressivement la ville à la proche campagne ; ces portions de territoire constituent d'ores et déjà en France le souci majeur de la gendarmerie pour les années à venir en matière de sécurité. Aussi les limites extérieures de la ville deviennent-elles toujours plus difficiles à cerner en même temps que se dessine à l'intérieur un découpage de moins en moins concentrique et de plus en plus imbriqué. Là où le baron Haussmann s'était efforcé de dessiner des quartiers aux larges avenues avec l'arrière pensée d'une facilitation du maintien de l'ordre, les concepteurs de la deuxième moitié du XXème siècle ont préféré créer des villes à dimension humaine aux formes plus irrégulières. Paradoxalement, le dédale de courettes, d'arcades et d'aires de jeux qui voulait rompre la monotonie des grands ensembles fournit autant de lieux possibles de rassemblement, de postes de guet et d'itinéraires d'esquive aux délinquants.

22 VULNERABILITES DE LA GUERILLA URBAINE

Toutefois si la ville paraît bien devoir être le théâtre des insurrections à venir, on ne peut oublier que les théoriciens de la guérilla ont d'une part souligné le rôle clef joué par la paysannerie dans la guérilla et d'autre part estimé que celle-ci ne pouvait se développer que dans les campagnes. A l'évidence, nous l'avons déjà signalé, la paysannerie ne peut plus fournir aujourd'hui le gros des troupes d'une insurrection en Europe occidentale. En revanche l'argumentation développée autrefois en faveur d'une localisation préférentielle de la guérilla dans les campagnes oppose de solides objections à la guérilla urbaine. Elle explique notamment que la campagne offre dans l'absolu les conditions intrinsèquement nécessaires à la conduite des actions de guérilla. Certains des facteurs habituellement décrits comme garants du succès de la " petite guerre " semblent en effet incompatibles avec son développement en milieu urbain. La ville ne semble permettre ni la mobilité, ni le refus du combat résolument défensif, ni la formation politique et militaire de ses cadres, ni enfin la création de bases/sanctuaires d'où les forces du pouvoir en place auraient été chassées. En clair, la ville prive les guérilleros de leur liberté d'action. Attardons-nous ainsi sur la guérilla urbaine conduite dans les années soixante-dix par les Tupamaros en Uruguay. Cité par M.Chaliand , Abraham Guillen, l'un des anciens conseillers des Tupamaros, analyse les causes de cet échec de la façon suivante. La première difficulté rencontrée par les guérilleros a été l'impossibilité de concilier les exigences de mobilité et de sécurité avec les impératifs urbains de cantonnement. Les guérilleros urbains sont donc contraints de renoncer aux bases fixes et obligés de vivre " séparés tout en combattant ensemble ". Cette contrainte ne permet plus aux guérilleros d'exercer sur leurs sympathisants la discipline stricte que requiert un tel mouvement. Autre difficulté, la guérilla nécessite de disposer d'une infrastructure logistique conséquente pour entreposer armes, médicaments, vivres et autres outils de maintenance et d'approvisionnement. Peu mobile et facilement repérable, cette infrastructure doit être décentralisée et souvent déplacée. Cette exigence ajoutée à celle du refuge des partisans commande de disposer d'un grand nombre de logements et donc d'un grand nombre de loueurs, prêteurs ou sympathisants qui constituent autant de maillons vulnérables à l'action des forces de contre-insurrection.

23 LE TERRORISME, DERIVE DE LA GUERILLA URBAINE

Cette expérience malheureuse ajoutée à quelques autres a incité les leaders de mouvements révolutionnaires d'Europe occidentale à réduire leur action en milieu urbain au seul terrorisme. Pratiqué par la Fraction Armée Rouge en RFA, les Brigades Rouges en Italie, Action Directe en France ou l'ETA en Espagne, le terrorisme urbain vise d'abord à faire pression sur l'Etat au plan interne par des actions ciblées ; mais il cherche aussi à le fragiliser au plan international en démontrant son incapacité à assurer la sécurité sur son propre territoire. Ce déchaînement de violence n'a servi bien souvent qu'à priver ces mouvements de toute assise populaire.

Aussi, afin de tenter de dégager points forts et faiblesses d'une éventuelle guérilla urbaine, il nous faut confronter les fondamentaux de la guérilla traditionnelle aux conditions socio-économiques actuelles et à l'importance accrue des moyens de communication.

3 - ATOUTS ET FAIBLESSES DE LA GUERILLA URBAINE : LA GUERILLA URBAINE AU CRIBLE DES FONDAMENTAUX DES GUERILLAS TRADITIONNELLES

31 QUELS PARTISANS ?

L'efficacité d'une guérilla repose en premier lieu sur la qualité de ses combattants. Ainsi qu'il a été souligné plus haut, les populations urbaines recèlent la masse des mécontents susceptibles de se révolter. Les conditions sont donc réunies, il n'y a plus qu'à recruter. Toutefois on ne doit pas surévaluer la capacité de ces " partisans potentiels " à s'organiser en mouvements cohérents. En effet, théoriciens et praticiens de la guérilla s'accordent sur la nécessité d'enrôler des volontaires jeunes, déterminés et agressifs. Mais ceux-ci doivent également se montrer disciplinés, motivés et dévoués à la cause. Les masses paysannes russes, chinoises ou vietnamiennes remplissaient ces conditions comme l'attestent les succès qu'elles ont remportés en dépit de pertes extrêmement sévères. Mais qu'en est-il des populations urbaines occidentales ? Certes, les incidents qui éclatent régulièrement mettent en scène des acteurs de plus en plus jeunes. Les statistiques de la petite criminalité font ressortir une diminution constante de l'âge des délinquants. On sait la détermination dont sont capables des jeunes gens fanatisés. Les Khmers rouges en sont l'illustration. De plus, la situation socio-économique de ces dernières décennies a contribué à forger une génération désenchantée, dénuée de repère et ne s'identifiant plus aux valeurs traditionnelles. Cette désespérance s'exprime nettement dans une certaine forme de cinéma et de chanson qui véhicule des messages parfois ultraviolents et une vision nihiliste du monde. Cependant l'on doit admettre en contrepartie que le portrait type de l'émeutier potentiel ne s'accorde pas avec celui du guérillero traditionnel. Maurice Cusson dresse le profil psychologique type du délinquant dans lequel il souligne les traits suivants : " un style de vie grégaire, un champ de conscience limité au présent immédiat, l'égoïsme, un sentiment d'injustice subie et enfin une incapacité de se laisser gouverner ". On doit rapprocher ce portrait de la déconvenue éprouvée par certains leaders islamistes, déçus de trouver en la personne des jeunes français d'origine maghrébine des personnalités particulièrement rétives à toute forme d'autorité, instables et individualistes. A l'évidence, si une guérilla urbaine devait jamais éclater, elle ne pourrait pas espérer s'appuyer sur une troupe motivée, disciplinée et disponible sur le long terme.

32 LA VILLE, ABCES DE FIXATION

La mobilité est l'une des principales conditions de succès de la guérilla parce qu'elle garantit aux partisans leur liberté d'action. Or, ainsi que le montre l'exemple des Tupamaros cité plus haut, la ville constitue par essence un " front fixe ". Toutefois les incidents qui enflamment régulièrement les banlieues des villes d'Europe Occidentale démontrent l'extrême fluidité des émeutiers qui disparaissent ici pour mieux réapparaître plus loin. Cette volatilité tient autant à la nature même des quartiers qu'à la connaissance qu'ont du terrain les émeutiers. Ce dernier facteur, selon M.Cusson, les place en position de force psychologique en leur permettant de remporter face aux forces de l'ordre des microvictoires. Compte tenu de la taille des villes actuelles, on peut admettre que des insurrections violentes puissent tenir en échec les forces de l'ordre un certain temps en activant simultanément ou successivement plusieurs fronts. Toutefois, une importante concentration des moyens de répression qui pourrait inclure les forces armées aurait tôt ou tard raison d'un quartier voire d'une ville, comme l'a montré l'intervention de la Garde Nationale à LOS ANGELES. Face à une insurrection urbaine de grande ampleur, la contre insurrection n'aurait qu'à appliquer la technique autrefois mise en oeuvre dans la bataille d'Alger (1957) : circonscrire la zone, l'investir puis la quadriller. Par ailleurs, si la ville offre à l'intérieur d'elle-même des possibilités de mobilité tactique certaines, une guérilla urbaine à grande échelle ne pourrait, par essence, disposer d'aucune mobilité stratégique. Il ne serait en effet pas possible au commandement d'un mouvement insurrectionnel de déplacer ses troupes de ville en ville. Forces de l'ordre et forces armées disposent de moyens de renseignement et de destruction qui interdisent une telle manoeuvre.

33 LA VILLE, GAGE DE CONFIDENTIALITE ?

La confidentialité est une autre condition nécessaire au mûrissement et au développement d'un mouvement insurrectionnel. Or les grandes villes modernes offrent d'étonnantes garanties d'indifférence et d'anonymat à qui veut passer inaperçu, alors qu'il n'est plus pensable aujourd'hui de chercher à se cacher à la campagne où toute activité extraordinaire est immédiatement décelée. C'est à la campagne où il s'était réfugié que Khaled Kelkal a été reconnu puis signalé à la gendarmerie. Cependant la confidentialité repose également sur le cloisonnement des activités et des responsabilités. Or la ville rapproche physiquement les acteurs de tout mouvement clandestin en leur imposant, à l'instar des tragédies classiques, l'unité de lieu. L'étape la plus délicate est sans conteste celle des liaisons qui, si elle est nécessaire au fonctionnement de toute organisation clandestine, représente ses moments de plus grande vulnérabilité. L'histoire de la Résistance est pleine de ces rendez-vous manqués qui ont donné lieu à l'arrestation des protagonistes. Pourtant l'histoire récente montre qu'une organisation rigoureuse permet de pallier la fragilité inhérente aux indispensables missions de liaison. Ainsi la RAF, la Fraction Armée Rouge, a procédé en 1983 à une complète réorganisation de sa structure que la police allemande a explicitement qualifiée de " zéro traces ". Cette nouvelle organisation concentrique s'est édifiée autour d'un noyau dur restreint, chargé à lui seul d'exécuter les actions violentes ; ce groupe central s'est entouré d'un deuxième cercle de sympathisants actifs mais légaux, affectés aux tâches logistiques (finances, location d'appartements et fourniture de véhicules) et à la propagande. Un troisième

cercle complétait ce dispositif, composé de sympathisants acquis aux idéaux de la RAF et dont on n'attendait de résultats qu'en termes d'influence, par le biais de leur participation aux manifestations de soutien. Ce nouvel arrangement n'a certes pas empêché l'éradication du mouvement, mais il a permis un cloisonnement tel, que la police allemande en a, durant quelques mois, perdu toute trace. Ce succès tactique ponctuel ne doit cependant pas nous faire perdre de vue que cette discrétion fut également permise par le faible effectif du groupe. Or l'extraordinaire essor des moyens de communication et d'information nous paraît pouvoir grandement renforcer la clandestinité d'un mouvement plus vaste. La transmission des informations, des ordres et consignes peut désormais emprunter de multiples canaux que l'état ne peut pas tous contrôler, à moins d'y consentir des moyens colossaux dont l'acquisition et l'utilisation lui seraient sans doute contestées. En outre, on ne peut exclure que l'emploi des nouveaux moyens de communication et d'information n'ait sur la structure de commandement et de coordination d'un mouvement insurrectionnel les mêmes effets que ceux déjà observés sur la société civile actuelle. Ainsi l'organisation d'un tel mouvement pourrait devenir plus transverse et présenter de grandes difficultés à être démantelée jusqu'à sa tête. C'est l'obstacle majeur que rencontrent aujourd'hui polices italiennes et américaines pour remonter aux sources de la mafia.

34 UNE LOGISTIQUE SELF SERVICE

Il ne saurait y avoir de mouvement insurrectionnel fort et durable sans logistique. La logistique d'un mouvement clandestin puis insurrectionnel pose le double problème de sa discrétion et de sa capacité à durer. Tant que le mouvement n'a pas éclaté ou été décelé, ses activités logistiques peuvent se fondre dans celles plus vastes du fonctionnement de l'économie du pays, en bénéficiant ou non d'une couverture (mouvement associatif, entreprise caritative, PME...). Ainsi que le souligne Abraham Guillen cité par G.Chaliand, faute de pouvoir disposer d'un sanctuaire, la guérilla urbaine doit multiplier les emplacements de ces dépôts afin de ne pas dépendre d'un seul, ce qui pose alors le problème de leur discrétion. A l'inverse de la campagne, dès que l'insurrection a commencé, la ville offre toute les facilités logistiques nécessaires au soutien du mouvement à condition qu'il se les approprie. Vivres, carburant, matériels de soins et médicaments sont à portée des plus déterminés. Cependant s'emparer des ravitaillements, en contrôler l'accès et la distribution exige une action coordonnée, la présence de spécialistes dans les rangs de l'insurrection (médecins, infirmiers, ingénieurs...) et nécessite surtout d'y consacrer des troupes nombreuses, à la fois résolues et disciplinées. Or la psychologie même des émeutiers potentiels, décrite plus haut, ne plaide pas en faveur d'une telle démarche. Dans le meilleur des cas, si l'insurrection suscite l'adhésion populaire, les insurgés soutenus par la population pourront vivre " sur " la ville et l'insurrection pourra durer ; au pire, si l'émeute ressemble à celle de LOS ANGELES, les approvisionnements disparaîtront rapidement sous l'effet conjugué des pillages des factieux et des réserves constituées par la population sous l'effet de la panique.

35 BUTS POLITIQUES, STRATEGIE ET TACTIQUES

Il ne suffit pas de se révolter, encore faut-il savoir pour quoi. Les principaux leaders des mouvements d'insurrection marxistes ont insisté sur l'indispensable politisation de la guérilla. Celle-ci doit selon eux s'inscrire dans une stratégie de prise du pouvoir. " Le pouvoir est au bout des fusils " déclarait Mao. Aussi la guérilla n'est-elle pas une fin en soi. Elle doit se greffer sur le processus de politisation des masses, l'accompagner avant de passer le relais à une armée révolutionnaire régulière. Il doit donc y avoir une primauté du politique sur le militaire. C'est ce qu'exprime Mao quand il complète l'aphorisme précédent en déclarant que " le parti commande aux fusils ". Or il n'existe plus pour l'heure en Europe occidentale d'idéologie susceptible d'agréger les volontés comme le firent le marxisme-léninisme et ses dérivés jusqu'à la fin des années quatre-vingt. Les mouvements violents des années soixante-dix tels que la Fraction Armée Rouge (RAF), les Brigades Rouges et Action Directe, bien qu'ils prétendissent alors constituer des mouvements de libération du prolétariat, ne sont jamais parvenus à entraîner les masses laborieuses. Au contraire, la perpétration d'assassinats et autres actes de terrorisme les ont privés de tout soutien populaire. Qui plus est, la survie de ces groupes a toujours résidé paradoxalement dans la limitation de leur effectif. On peut voir dans ces deux restrictions les contraintes inhérentes à toute tentative de développement d'une guérilla urbaine sur le modèle traditionnel, en Europe occidentale. Il est tout d'abord extrêmement difficile d'armer et d'entraîner une troupe, si petite soit-elle, dans une ville à l'insu des forces de l'ordre. Aussi faute de pouvoir mener de véritables combats de rue, les " guérilleros urbains " sont acculés à la conduite d'actions spectaculaires et souvent meurtrières. Dès lors on ne peut plus parler de guérilla mais bien de terrorisme, ce que les opinions occidentales ne sont pas prêtes à accepter. Quant aux fondements idéologiques invoqués par les groupes cités plus hauts, ils ont vu leur ascendant sur la jeunesse étudiante disparaître avec l'effondrement de l'URSS. On peut toutefois noter la réémergence en France d'une gauche radicale dont il n'est toutefois pas permis de dire si elle est susceptible d'être à l'origine d'une insurrection. Ici ce sont les trotskistes qui s'imposent dans le syndicat Force Ouvrière, là ce sont les anarchistes qui prennent pied dans le monde syndical au travers de la petite mais remuante Confédération Nationale du Travail. Ces groupuscules se sont manifestés dans tous les récents conflits sociaux ; qu'ils les aient eux-mêmes provoqués ou bien qu'ils les aient " récupérés ", ils les ont de toute façon " animés ". L'hebdomadaire le Point affirme au sujet de cette ultra gauche qu'elle fournit à elle seule le quart des signataires des pétitions concernant le chômage, l'antiracisme, les sans-papiers et le droit au logement. Si l'on retrouve dans ces mouvements et autres coordinations les vieux poncifs du discours gauchiste, l'affichage médiatique joue par contre sur des cordes plus " politiquement correctes ". Quoi qu'il en soit, si une insurrection devait avoir lieu aujourd'hui, elle pourrait s'appuyer sur le mécontentement latent et sur les vagues de violence urbaine en exprimant des revendications sociales élargies, mais en affichant un discours susceptible d'émouvoir l'opinion.

36 LE ROLE CENTRAL DE L'OPINION

Tout mouvement de guérilla requiert le soutien indispensable de la population. Aussi doit-il envisager tout ce qu'il convient de mettre en oeuvre pour l'obtenir. La population est en effet le principal levier de la guérilla. L'échec de Guévara en Bolivie est incontestablement dû à l'absence de soutien de la population locale. Le Che avait

décidé, sur des critères essentiellement géographiques, de la localisation d'un foyer qu'il voulait être le point de départ d'une guérilla destinée à embraser le continent sud-américain. Or il n'a trouvé sur place qu'incompréhension et hostilité. Il pensait entraîner les autochtones par sa seule présence et par la seule force de sa bonne volonté. Si la valeur de l'exemple ne suffit pas à créer l'effet d'entraînement voulu, à l'inverse les exactions et le terrorisme sont susceptibles de couper le mouvement insurrectionnel de la population ainsi que nous l'avons mentionné plus haut. Julian Piget explique pourquoi les communistes Malais ne sont pas parvenus à organiser un mouvement insurrectionnel des masses contre le gouvernement britannique au début des années cinquante. " Ils s'aliénèrent la population par leur politique de sabotage qui entraînait le chômage et une perte de revenus pour les travailleurs (...) ". Il faut donc que la lutte des partisans soit ressentie comme juste et pour cela il faut convaincre la population. Nous avons vu précédemment qu'il nous semblait vain de vouloir aujourd'hui politiser le mouvement insurrectionnel, au sens marxiste s'entend. Par contre les opinions occidentales sont particulièrement réceptives aux valeurs un peu floues de solidarité et de consensus, et plus sensibles à la notion de droit qu'à celle de devoir. Il devient aisé à celui qui saura jouer sur toute la gamme de l'émotion de subvertir les esprits et d'imposer sa loi. Or notre époque offre des moyens de propagande rendus encore plus efficaces par l'essor des moyens de communications et d'information. La guérilla conduite par les indiens du Chiappas en est la parfaite illustration. Voilà un mouvement qui est parvenu à attirer sur son sort l'attention de quantités de gens à travers le monde par l'intermédiaire d'Internet et grâce à un " emploi " judicieux des médias. On a ainsi vu se créer à l'autre bout de la terre des réseaux de soutien d'internautes qui ont permis la démultiplication et l'amplification du message du sous-commandant Marcos. Plus remarquable encore, la guérilla du CHIAPAS est ainsi parvenue à paralyser l'armée mexicaine : il lui a suffi d'annoncer aux médias qu'elle était en train de subir une attaque en règle alors que les forces armées régulières ne s'étaient pas même mises en route. Par crainte du " qu'en dira-t-on " de la communauté internationale, l'état-major mexicain s'est abstenu d'intervenir. Dans le même registre, ce sont incontestablement les images que les médias ont retransmises de l'Intifada qui ont assuré aux Palestiniens leur succès face à Tsahal. Une étude récente menée par le Centre d'Etude et de Prospective de l'Etat-major de l'armée de terre , a clairement démontré le mécanisme par lequel la guerre des pierres est venue à bout de l'armée israélienne. La manoeuvre médiatique a été au coeur du soulèvement. Celui-ci a éclaté en décembre 87 de façon tout à fait fortuite, à la suite d'un accident de la circulation entre un camion militaire israélien et un véhicule civil. Il a opposé pendant presque un an une des meilleures armées du monde à de jeunes émeutiers peu ou pas armés. Si Tsahal a remporté sur le terrain la plupart des " duels microtactiques ", l'action des médias a annihilé le rapport de forces qui lui était favorable. L'enjeu est devenu l'image de soldats israéliens réprimant des jeunes gens désarmés. L'OLP ne l'a pas immédiatement compris mais s'est rattrapé par la suite ; l'état-major israélien lui, s'est obstinément attaché à résoudre le problème au seul plan tactique sans consentir l'effort conceptuel nécessaire. L'exemple de l'Intifada nous intéresse à plusieurs titres. D'abord, il nous conforte dans l'idée que la lutte armée imaginée par Mao n'est plus une nécessité pour la guérilla urbaine. Ensuite il montre qu'une insurrection doit bénéficier d'un contexte favorable pour éclater (l'exaspération des palestiniens) mais qu'elle peut démarrer de façon imprévue et spontanée, puis n'être récupérée et amplifiée par le " parti " (le mouvement, la coordination, le front...) qu'un peu plus tard. Par ailleurs, il met en évidence le rôle primordial de la manoeuvre

médiatique dans toute insurrection. Enfin, il souligne les nouvelles valeurs occidentales dont peuvent jouer les leaders de mouvements d'insurrection, en lieu et place des anciennes idéologies. Pour illustrer plus précisément ces derniers points, revenons en Occident et reportons-nous à l'épisode de l'évacuation des sans papiers hors de l'église Saint-Bernard à Paris, en 1996. Nous croyons pouvoir affirmer ici qu'une majorité de français, qui n'est pas raciste pour autant, désapprouve l'installation sur son sol d'immigrés clandestins. Or la retransmission télévisée de l'expulsion des clandestins et de ceux qui les soutenaient a suscité une réprobation quasi générale. L'opération a pourtant été couronnée de succès au plan tactique : l'église a été rendue au culte et il n'y a eu aucun blessé à déplorer de part et d'autre. Mais l'image d'hommes bottés et casqués défonçant la porte de l'église, au milieu des cris et des pleurs des femmes et des enfants, a eu raison du bon droit. Notons au passage que les images les plus fortes et donc les plus dévastatrices sont celles filmées de l'intérieur de l'édifice religieux, du côté des " faibles ". L'idéologie dominante fondée sur des valeurs " douces " (d'aucuns parlent de féminisation des valeurs) refuse désormais toute violence même quand elle est légitime et vise à protéger les citoyens. Aussi il suffit à des personnes déterminées obéissant à des convictions autrement plus fermes, d'imposer leur volonté par l'intermédiaire des médias. Il convient d'ailleurs de noter ici l'ambiguïté du rôle joué par les médias. Ils ne sont certes qu'un " moyen ". Dans l'exemple que nous venons de citer, ils n'ont pas élaboré l'action, ils n'ont eu la prétention que de rendre compte. Cependant, par les choix de traitement de l'information (hiérarchisation du sujet, temps consacré, éclairage,...) ne créent-ils pas non plus l'événement, du moins ne le modèlent-ils pas ? Selon monsieur Pierre BOURDIEU, " (...)de fil en aiguille, la télévision qui prétend être un instrument d'enregistrement, devient instrument de création de la réalité ". Le chef de rédaction d'un service d'information d'une grande radio périphérique nous confiait récemment que le mouvement des chômeurs n'avait pu se développer que parce qu'il avait bénéficié du calme plat de l'actualité du moment.

Il apparaît donc qu'au vu des critères fondamentaux de la guérilla traditionnelle, une guérilla urbaine éprouverait des difficultés à se développer et à durer. Toutefois le contexte a changé et autorise à en imaginer une autre représentation.

4 - PORTRAIT D'UNE POSSIBLE GUERILLA URBAINE

Ainsi, l'Intifada préfigure ce que pourrait être une insurrection urbaine dont le combat armé ne serait plus l'enjeu. Comme le note le Chef de bataillon BAILLY, la guérilla " n'appartient pas au domaine des arts et des sciences " ; elle n'est pas non plus une stratégie car elle n'est pas nécessairement préméditée ; la réduire à un procédé tactique occulterait sa dimension politique ; l'assimiler à un mode d'action reviendrait à nier que " les méthodes et procédés employés sont très empiriques et

extrêmement variables ". En outre, la démultiplication des capacités des moyens de communication et d'information nous paraît susceptible de marquer profondément la nature d'une guérilla urbaine.

Endossons donc pour quelques instants l'habit de tel chef de mouvement qui envisagerait de s'emparer du pouvoir par l'insurrection.

41 LES FORCES EN PRESENCE

Comme le fit Mao plusieurs décennies avant nous, interrogeons-nous d'abord sur la situation ; celle de " l'ennemi " en premier lieu, puis la nôtre et pour finir sur les particularités de l'Europe occidentale.

411 Forces ennemies

Cette appréciation de situation nous révèle des forces de maintien de l'ordre parmi les mieux équipées et les plus efficaces du globe. Agissant dans le cadre de démocraties libérales et non d'états policiers, elles sont assujetties au respect du droit individuel, à des règles éthiques qui garantissent la liberté des citoyens. Leur action peut tout à la fois être vivement souhaitée (argument électoraliste de la sécurité) comme violemment contestée (bavures ou faits divers présentés comme tel). Leur image dans la population est sujette à variations, dans le temps et surtout selon les milieux. La télévision française n'a jamais autant diffusé de feuilletons policiers mettant en scène " flics " et gendarmes sympathiques et familiers. A l'inverse la notoriété des forces de l'ordre se voit régulièrement érodée par la virulence ou l'insinuation d'attaques quasi quotidiennes (groupes de RAP, émissions satiriques radio et télé). La légitimité de leurs actes est éminemment vulnérable au choc de l'image et à l'éclairage, l'angle d'attaque dirait un journaliste, qu'en donnent consciemment ou non les médias. Toutefois l'organisation et l'efficacité de ces forces excluent la possibilité d'une confrontation armée de longue durée. Ajoutons qu'en cas d'affrontements très graves, les forces de maintien de l'ordre verraient leur action renforcée par celle des forces armées qui, à l'exception notable de la Grande-Bretagne, n'ont aucune aptitude pour ce genre d'intervention (absence de doctrine et d'entraînement spécifique).

412 Forces amies

Voyons maintenant quelle est notre situation. Elle a pour une large part été développée plus haut. Nous pouvons compter sur des " troupes " nombreuses et immédiatement disponibles mais peu ou pas disciplinées. Elles ne sont en aucun cas mobilisables sous la bannière d'idéologies ; tout au plus sous le couvert de vagues idéaux masquant l'intérêt personnel et immédiat. L'absence d'entraînement, d'armement et de cadres formés militairement interdit l'idée même d'une véritable guerre de longue durée. On doit aussi noter dans le camp de la contestation la

multiplicité des organisations, des groupes et des coordinations. Qu'ils aient une assise historique (syndicats) ou qu'ils émergent plus ou moins spontanément (coordinations), ces mouvements ont toujours une étonnante capacité d'organisation et de mobilisation mais sont jaloux de leur indépendance et récusent toute récupération.

413 La population

Quant au contexte politique et social d'Europe occidentale, il permet d'envisager l'apparition d'insurrections. Déjà fragilisé, l'Etat est contesté. Le mécontentement est général, même si les causes en sont très différentes selon les milieux, les clivages ou les corporations. Enfin, l'opinion publique est naturellement encline à soutenir ce qui lui paraît être le combat du faible contre le fort. Ce syndrome de " Robin des bois " peut être démultiplié sous l'impulsion des médias. Aux valeurs traditionnelles, ont succédé celles plus " douces " pour ne pas dire plus " molles " de consensus et de solidarité. Toutefois les sociétés occidentales ne paraissent pas prêtes à endurer le terrorisme comme l'attestent les récentes réactions de la société espagnole face aux attentats perpétrés par l'ETA.

42 Quelle stratégie ?

Fort de ce constat, il convient maintenant d'arrêter une stratégie.

Tout d'abord, l'objectif de prise du pouvoir ne doit pas être affiché d'emblée, sous peine de voir l'opinion publique nous refuser son soutien. Le mouvement devra se prétendre réformiste ; " Il faut que ça change " sera le maître-mot. Notre ligne de conduite devra consister à articuler entre eux mouvements sociaux, mouvements de revendications et émeutes urbaines. Le fil directeur qui reliera ces manifestations doit être le combat contre l'injustice, seul leitmotiv susceptible de toucher l'opinion. Dans tous les cas, notre communication devra viser à faire porter la responsabilité des événements au gouvernement. Car le but à atteindre est bien la paralysie de l'Etat. C'est lorsqu'il sera condamné à l'inaction, tant par nos actions que par la réprobation de l'opinion, que nous pourrons dévoiler nos véritables intentions et imposer nos vues. Du point de vue organisationnel, le défi sera assurément de fédérer des organisations aux motivations diverses. Pour ce faire, notre mouvement devra trouver un juste équilibre entre détermination et discrétion. Le moment venu il conviendra de disqualifier les organisations concurrentes, soit en leur faisant endosser la responsabilité des violences, soit en les accusant de collusion avec le pouvoir, voire en dernière extrémité en éliminant leurs leaders en laissant croire à une action des autorités. Quoi qu'il en soit, nous devons avoir préalablement pénétré les mouvements rivaux, ou du moins pouvoir être renseignés en permanence sur leurs agissements et leurs intentions.

Tactiquement, le rapport des forces en présence et la nature même de nos forces sur le terrain, nous interdisent une confrontation dans la durée. Nous ne disposons pas non plus de la capacité de basculer nos forces d'un front à l'autre, c'est à dire d'une ville à l'autre. Enfin, l'opinion publique dont le soutien nous est indispensable, au moins dans les premiers temps de l'insurrection, n'est pas disposée à accepter des violences qui s'éterniseraient et laisseraient apparaître le dessein qui les anime. Il convient donc de pallier ces faiblesses.

Premièrement, la défaveur du rapport de forces pourra être corrigée par l'articulation des grandes villes en réseaux. Cette organisation permettra, soit de déplacer successivement les foyers de contestation et de soulèvement d'une ville à l'autre, soit de les activer simultanément, afin de contraindre les forces de l'ordre à disperser leurs efforts. De cette façon pourra-t-on acquérir une mobilité que n'autoriseraient pas à priori les fronts fixes urbains. Cette privation de la liberté d'action des forces de maintien de l'ordre ne pourra être obtenue qu'à l'aide d'une coordination sans faille appuyée par l'utilisation judicieuse de tous les moyens de transmission disponibles (téléphones portables, fax, Internet...). La quasi paralysie de la France entraînée par les barrages routiers et autoroutiers mis en oeuvre par les chauffeurs routiers en 1996 et 1997 en est la parfaite illustration.

Deuxièmement, l'indiscipline et le manque de motivation des insurgés devront être compensés par l'exécution d'actions brèves et violentes, dont le caractère fugace devrait tout à la fois décourager les forces de l'ordre et ne pas inquiéter la population. Il faut à nouveau souligner ici que l'objectif n'est pas la victoire " militaire ". Les actions de harcèlement doivent avant tout viser à mobiliser les forces de l'ordre pour mieux les immobiliser. Il faudra donc veiller en permanence à ce que la couverture médiatique présente ces émeutes sous leur meilleur jour en conduisant une politique de communication agressive. Dans ce domaine l'objectif est double : il s'agit d'une part de souligner le caractère inégal de la " lutte " du faible contre le fort, de l'opprimé contre l'opresseur, et d'autre part de masquer la préméditation. Ce dernier point pourra être obtenu par la combinaison des violences urbaines et des manifestations à caractère social, les premières n'étant que ponctuelles, les secondes s'inscrivant dans la durée.

Toutefois une communication qui ne s'appuierait que sur les médias ne serait que réactive. Il nous appartient donc de créer nos propres réseaux de propagande et d'influence, en s'aidant en particulier de l'Internet. L'exemple à suivre est celui évoqué plus haut de l'insurrection du Chiapas. Les buts sont les suivants : justifier notre action, discréditer le pouvoir, créer des émules qui deviendront autant de caisses de résonance et surtout rassurer et convaincre l'opinion internationale.

Qu'il s'agisse des émeutes ou des manifestations (défilés, occupations de locaux administratifs, blocages d'axes de communications...), il nous faudra nous appuyer sur des chefs. Nous avons souligné la vanité d'un quelconque projet de formation des cadres telle que la pratiquaient les partis communistes. Aussi devons nous compter sur un nombre restreint de cadres dévoués à notre cause et pour le reste, nous en remettre à ceux que les circonstances mettront en avant ; il pourra s'agir de chefs de bandes, de caïds locaux ou de personnalités que les événements auront placés au premier plan (confère en France le dénommé " Tarzan " apparu lors de la grève des routiers, le délégué CGT des cheminots révélé lors de la grève de novembre-décembre 95, et plus près de nous les deux leaders des mouvements de chômeurs). Il nous appartiendra par la suite d'incorporer ces personnages à notre mouvement ou bien de les éliminer en leur faisant réintégrer l'anonymat dont ils sont sortis pour un temps.

En ce qui concerne les actes de terrorisme, leur emploi n'est pas à exclure. Mais contrairement à l'usage qu'en firent les groupuscules d'extrême-gauche des années soixante-dix, ils ne sauraient constituer la base de notre action. Ils ne devront

intervenir que tardivement dans le processus d'insurrection afin d'afficher notre détermination et souligner l'incapacité des autorités à maintenir la paix civile. Leur revendication devra laisser planer le doute sur leur origine jusqu'à laisser croire que le pouvoir en est l'auteur (confère la polémique qui s'installe aujourd'hui sur le rôle de l'armée dans les massacres commis en Algérie). Ils devront avant tout viser à instaurer une spirale action/répression ; à charge pour nous de " communiquer " sur le deuxième volet de ce processus.

CONCLUSION

En conclusion, une guérilla urbaine qui surviendrait aujourd'hui serait assez éloignée dans sa forme de celles qui prévalurent des années trente aux années quatre-vingt-dix. Si la violence n'en est pas exclue, le but recherché pourrait être davantage la paralysie du pouvoir en place que sa destruction. En cela, elle s'inspirerait de Sun Tzi qui postule que dans la guerre il faut chercher à gagner la victoire sans combattre ; le succès ainsi remporté repose avant tout sur la force morale. Si la guérilla demeure le combat du faible contre le fort, les moyens de communication et d'information offrent à David une fronde redoutable face à un Goliath qui doute de lui. La guérilla urbaine imaginée ici n'aura sans doute jamais lieu. Mais il n'est pas impossible que tel ou tel de ses principes ne soit mis en pratique. C'est pourquoi il importe de s'y préparer intellectuellement dès maintenant. Cette démarche est sans conteste d'ordre stratégique. Aussi emprunterons-nous le mot de la fin au général de la Maisonneuve : " Si autrefois la stratégie consistait à penser l'action de guerre, elle va devoir désormais penser la crise et au coeur de celle-ci s'intéresser au facteur clé de la politique : la communication. "